

ANTI**RESSE**

N° 236 | 7.6.2020

Hystéries collectives & consciences éveillées



Observe • Analyse • Intervient



SHANGHAÏ, PROMENADE DU BUND, 28.3.2019. PHOTO 5D.

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Vous n'êtes qu'un sac de données!

COVID-19, LE COUP D'ÉTAT TECHNOLOGIQUE, 4 — DEPUIS LE DÉBUT DU SIÈCLE, TOUS LES JALONS DU DÉVELOPPEMENT ET DU SUCCÈS SONT POSÉS PAR LA CHINE. L'OCCIDENT S'EFFORCE DÉSESÉRÉMENT DE RESTER DANS LA COURSE. LA MANIÈRE DONT IL LE FAIT RÉVÈLE UNE FORME DE PENSÉE À LA FOIS BRUTALE ET MYOPE.

PUBLIUTOPIE

L'une des lectures de jeunesse qui m'ont le plus impressionné était un essai de prospective économique. Voici plus de trente ans, j'avais découvert dans *Le Temps stratégique*, l'avant-gardiste magazine de Claude Monnier, un article traduit de l'américain, dont je ne sais plus la source ni le nom de l'auteur - je me rappelle seulement que c'était une femme. «Demain, la pub sera toute notre vie» extrapolation conçue dans un esprit plutôt jovial, ou en tout cas consentant, m'avait effrayé davantage qu'Orwell et toutes les dystopies de science-fiction que j'avais pu lire. Elle ne décrivait pas un avenir carcéral,

non, mais quelque chose de presque pire. Elle chantait le quotidien atrocement banal d'une humanité devenue narcissique et stupide, faisant écho au «Voyage» de Baudelaire:

Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image: Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui!

Dans ce «demain»-là, *tout* était publicitaire. En d'autres termes, toute la communication publique des humains était transformée en un *call to action*, une incitation à accomplir des actes profitables pour l'incitateur. La vérité était remplacée par la conviction et la conviction n'était qu'une affaire de moyens.

Caricature, certes. Mais la commercialisation de la vérité scientifique jusque dans les revues les plus augustes comme *The Lancet* nous montre aujourd'hui que l'oracle ne s'est pas trompé de beaucoup. Et je ne parle même pas de la qualité de l'information dans les médias de grand chemin, dont la différence d'avec le publiereportage ou le bourrage de crâne devient de plus en plus théorique.

Ce lendemain où «la pub sera toute notre vie» est synonyme d'une intrusion permanente dans nos croyances, nos habitudes, nos besoins. Pour vous *influencer* efficacement, la publicité doit d'abord bien vous *connaître*. C'est - si cela peut vous consoler - sa principale différence d'avec un régime dictatorial, et d'une certaine façon une marque de respect.

Autre consolation sardonique: à la différence de la police, elle ne s'intéresse pas à vous en tant que dossier individuel, mais en tant qu'unité statistique. Pour pouvoir flatter votre individualisme, elle commence par vous exploiter comme un sac de données. Tout l'appareil de la psychologie des foules est mis en branle pour nous cartographier. Le livre de Charles Duhigg, *The Power of Habit*(1) - *La puissance du conditionnement*, serait un titre plus exact - montre par des exemples brillants comment les mages du marketing en arrivent à prédire nos comportements mieux que nous-mêmes ne saurions le faire.

LE MODÈLE INDÉPASSABLE

La plupart des choses que je viens de décrire se passait *avant* l'ère de l'internet. En trente ans, dans ce domaine, nous sommes passés de l'arquebuse au missile guidé. Et un nouveau protagoniste, assez inattendu, est entré en jeu dans cette discipline essentiellement anglo-saxonne.

Retour d'extrême Orient, l'an dernier, j'ai découvert dans la *Harvard Business Review* (05/2019) un article qui m'a aidé à comprendre l'ampleur de la bataille. Kimberly Whitler, professeure associée de marketing dans une grande école de business, y énumérait «ce que les marketeurs occidentaux peuvent apprendre de la Chine». J'avais lu bien des choses intéressantes dans le domaine de l'histoire et de la civilisation. En particulier, les analyses lumineuses du sinologue François Jullien m'avaient fait comprendre la différence radicale de la pensée stratégique des Chinois d'avec la nôtre. Mais j'ai senti que cette étude méritait au moins autant d'attention. Dans une société qui ne repose plus que sur la consommation et l'obligation associée d'assurer au moins un minimum de croissance, l'affinement des stratégies de vente compte au moins autant que la course aux armements.

Nous sommes préoccupés en Occident par la concentration des pouvoirs numériques aux mains des GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft). En Chine, comme j'avais pu m'en assurer, le

schéma est encore beaucoup plus simple. Il tient en

«...la présence d'usines médiatiques multicanaux. Il s'agit notamment de Baidu, Alibaba et Tencent, connus sous l'acronyme BAT. Pour replacer cela dans un contexte occidental, imaginez qu'Amazon, Bank of America, Google, Facebook, Activision Blizzard, CNN et ESPN soient tous détenus par une seule société.»

Qu'il s'agisse de commerce en ligne, de plateformes de jeu, de streaming vidéo, de systèmes de paiement, d'e-finance, d'investissements ou de nouvelles sportives, bref de toute votre vie «online», vos données remontent à cette triade, les BAT. Lesquelles forment la base d'une pyramide dont le sommet est l'État, auquel les opérateurs n'ont rien à cacher.

Le citoyen-consommateur chinois est littéralement immergé dans cet univers. En premier lieu, parce que c'est obligatoire (paiements, billets, laissez-passer, pointage). Ensuite, parce que c'est divertissant: Whittler insiste sur la richesse des contenus viraux. Enfin, parce que c'est accessible et simple. Pour la grande masse, l'ordinateur est déjà relégué au musée de la technologie. Tout passe par le téléphone mobile, le compagnon le plus fidèle du consommateur. En moyenne, le Chinois passe sept heures par jour les yeux rivés sur son téléphone, au risque de se faire écraser ou de tomber sous le train. C'est le double de l'i-hypnose des Américains, et le triple environ des Européens.

En plus, son choix de services se réduit à... un seul opérateur. Et là, on sent que la théoricienne du marketing se met à saliver:

Fait remarquable, 55 % de tout le temps passé en ligne par les consommateurs chinois se situe dans l'écosystème d'entreprises Tencent.

Autrement dit, pratiquement toutes les informations remontent à une seule et même base de données! En Occident, nous en sommes encore bien loin, avec nos archaïques règlements anticartel, RGPD et autres sanctuaires de la sphère privée.

...autant les défenseurs de la vie privée n'aiment pas l'interconnexion, la vente et l'intégration des informations, autant les entreprises ont besoin d'avoir accès à des données en boucle fermée au niveau individuel dans tous les aspects de la vie d'une personne afin de développer une compréhension approfondie du consommateur et d'améliorer la pertinence du marketing. C'est précisément le type de données intégrées dont disposent les BAT. Les spécialistes du marketing peuvent voir comment un client particulier aborde la banque, les loisirs, les jeux, les médias sociaux et l'actualité, puis créer des expériences plus pertinentes et plus engageantes pour lui.

Nous y voilà! L'Évangile du business occidental proclame que «nous» ne luttons pas à armes égales avec la Chine et qu'à moins d'une adaptation rapide, l'Occident sera définitivement largué. La spécialiste propose des adaptations tactiques,

des modifications du mode de pensée, une attention accrue à l'univers du mobile, mais elle recommande surtout... de coopérer. De contracter des mariages de raison avec les géants chinois.

Les entreprises mondiales qui sont habituées à opérer sur des marchés fragmentés devraient travailler avec les conglomérats chinois pour co-crée, tester, développer et apprendre.

Cette suggestion était formulée dans une situation radicalement différente. Certes, les tensions stratégiques avec la Chine montaient déjà depuis l'arrestation (à Vancouver en décembre 2018) de Meng Wenzhou, la directrice financière de Huawei. Mais les manifestations à Hong Kong n'avaient pas encore commencé et, surtout, le coronavirus n'était pas encore passé par là. La gestion chinoise de la pandémie a illustré la maîtrise de Pékin en matière de contrôle des populations. Mais, surtout, la crise Covid a spectaculairement creusé le différentiel en termes de perspectives de croissance(2) entre la Chine et le bassin atlantique.

Quel intérêt, dans le climat actuel, auraient les géants chinois à s'allier aux dinosaures occidentaux, ancrés dans des biotopes dévastés en proie à de graves conflits intérieurs? Quel intérêt auraient-ils, comme le relève un observateur aigu, le général Delawarde, à suivre des solutions globales imposées par l'Occident?

Je vois mal les Chinois et les Russes du 21^e siècle accepter de se faire

vacciner en masse par un produit vaccinal occidental et se soumettre à je ne sais quel état profond transnational d'obéissance occidentale. Ils auront leurs propres vaccins, leurs propres règles et seront assez forts pour s'opposer aux tentatives occidentales de les soumettre.... Les Gates, Attali, Soros sont des hommes âgés représentant un passé révolu. Leurs théories et leurs projets ne valaient que dans un monde sous domination occidentale. Ce monde est, lui aussi, révolu...

Il ne faut pas croire pour autant que les Américains (puisque c'est essentiellement d'eux qu'il s'agit) vont s'avouer vaincus. Leur ambition de suprématie ne s'est jamais arrêtée aux demi-mesures ni aux capitulations conditionnelles, que ce soit dans les guerres ou dans l'industrie. On veut *tout* dominer, n'importe les moyens. Les seules bombes atomiques jamais larguées l'ont été afin d'épargner des vies de soldats américains en vitrifiant des civils japonais.

UN CHOC PROVIDENTIEL

De ce point de vue, le bras de fer - désormais sanglant - qui se livre aux USA entre le président Trump et la nébuleuse démocrate (comprenant les grands groupes de médias et les GAFAM), peut aussi être lu à travers ses ramifications géopolitiques. Va-t-on suivre le modèle chinois envié par les milieux du business technologique, et tenter désespérément une «fusion» globaliste avec le challenger qui nous a dépassés (et qui exerce une influence incon-



IDEA IN BRIEF

THE PROBLEM

Western executives of multinational brands seeking to expand globally are quick to export their media and ad strategies to developing markets. But these theories and practices, created largely in the West, are not enough to succeed in China's new landscape.

THE CONTEXT

Chinese marketers rely on the creation of shareable, viral content and the presence of dominant, channel-straddling media giants. The Chinese approach is faster, cheaper, and often more effective than Western marketing is. It's also more embracing of risk.

THE WAY FORWARD

↓ START HERE

In 2017,

the fast-growing Chinese liquor brand Xi Jiu wanted to launch an ad campaign to boost sales in anticipation of Chinese New Year. If Xi Jiu were a large Western company in a developed market, its brand managers would...

testable sur l'élite démocrate et Joe Biden lui-même). Ou va-t-on jouer le repli politique et industriel en rapatriant la production et utilisant la menace chinoise comme accélérateur? Va-t-on privilégier l'économie dématérialisée du «futur» ou la puissance classique du «passé»?

D'une certaine manière, le projet trumpien est une révolte luddite contre l'utopie d'une société dématérialisée et entièrement dirigée par les seigneurs de la technologie. Mais lesdits seigneurs n'ont rien à faire de la politique, républicaine ou démocrate. Le levier de croissance que leur offre cette crise est phénoménal et ils en profitent tant qu'ils peuvent.

L'avance chinoise est leur seul point de repère.

Il est donc logique de voir dans la mainmise des GAFAs (qui se trouvent même derrière l'application SwissCovid) sur la crise surdramatisée du Covid19 une nécessité stratégique vitale dont les populations de nos pays sont à la fois la cible et la matière première. Aux yeux des technologues, cette épidémie aura été un incident providentiel pour faire sauter les barrières qui, justement, freinaient la compétition/jonction avec le Dragon. Le choc du Covid, renforcé par un confinement qui apparaît de plus en plus injustifié, a mis en pièces le dispositif de protection de la sphère privée tout

comme le 11 septembre a autorisé une réduction jusqu'alors impensable des libertés civiles aux États-Unis.

Il n'y a que le provisoire qui dure, on le sait, en particulier dans le domaine de la sécurité. Les mesures mises en place dans nos pays en violation des droits de l'homme et de la sphère privée sont destinées à rester, réchauffées par de «nouvelles vagues» ou de «nouveaux soupçons» toujours aussi nébuleux sur la perversité du coronavirus. Elles s'appuieront sans doute sur des vaccins, même si l'on a assisté ces dernières semaines à une prise de conscience massive des finalités cachées de ces campagnes de «prévention». Elles s'imposeront plus aisément par des solutions logicielles. Que ce soit par le carnet de vaccination ou par les applications de traçage, on aura imposé aux citoyens des démocraties un «puçage» électronique semblable à celui dont «jouissent» déjà les Chinois.

Et je ne parle pas des autres technologies de dématérialisation qui se sont déjà engouffrées dans la brèche: paiement sans contact (et donc avec un suivi total), télé-école et télétravail rendant les technologies de communication aussi nécessaires que l'électricité. Dans cette reprogrammation à grande échelle, les solutions des GAFAM entretiennent la mégalomanie ravivée de l'État.

FRAPPEZ ET L'ON VOUS OUVRIRA...

Les études ont montré que la violation de la sphère privée sur

internet n'est ressentie comme telle, et repoussée, qu'à la première tentative. Il suffit d'insister, de répéter les passages en force, et le consommateur moyen baissera ses gardes. Quoi qu'on puisse dire et combien qu'on puisse la défendre à cris de putois, le rideau de fer de la sphère privée n'est plus qu'une toile d'araignée sitôt qu'un menu avantage est proposé en échange de son démantèlement: un peu de confort, un rabais, un passe-droit. La violation imposée sous prétexte du Covid et les manipulations comportementales associées ont préparé le terrain pour une exploitation industrielle illimitée de la masse de consommation.

C'est ainsi qu'on essaie de rendre notre matériau humain aussi malléable que la population chinoise, en s'efforçant d'oublier que cette population vit dans un État total sans aucune vie politique. C'est peut-être, comme l'observait Spinoza, cette forme de société qu'on nous destine et qui «devrait plutôt porter le nom de désert que de nation». Mais c'est peut-être aussi là qu'est le grain de sable qui fera dérailler la machine...

NOTES

1. Random House, NY, 2012. Le sous-titre dit tout: «Pourquoi nous faisons ce que nous faisons dans la vie et dans le business»...
2. «En janvier, le différentiel de croissance prévu entre la Chine et les USA était de 4 points; entre la Chine et la zone euro de 4,7 points. A la réactualisation d'avril, le différentiel de croissance prévu entre la Chine et les USA est passé à 7,1 point, et entre la Chine et la zone euro à 8,7 points.» Delawarde, 28.4.



ENFUMAGES par Eric Werner

Le monde en noir et blanc

LA VAGUE D'HORREUR SOULEVÉE - À JUSTE TITRE - PAR LA MISE À MORT DE GEORGE FLOYD EST FORTEMENT «RACIALISÉE» ET MONTE LES SOCIÉTÉS CONTRE ELLES-MÊMES. CELA NOUS AIDE À OUBLIER CETTE RÉALITÉ QUI RECOUVRE TOUT LE CHAMP DE BATAILLE: QUE LA VIOLENCE POLICIÈRE N'A PAS DE COULEUR!

Dans la *Démocratie en Amérique*, Tocqueville écrit: «Le plus redoutable de tous les maux qui menacent l'avenir des États-Unis naît de la présence des noirs sur leur sol. Lorsqu'on cherche la cause des embarras présents et des dangers futurs de l'Union, on arrive presque toujours à ce premier fait, de quelque point qu'on parte» (1).

Ces deux phrases figurent au début d'un sous-chapitre intitulé: «Position qu'occupe la race noire aux États-Unis; dangers que sa présence fait courir aux blancs», sous-chapitre prenant lui-même place dans

le dixième et dernier chapitre de la Deuxième partie de la première version de l'ouvrage de Tocqueville, celle parue en 1836. Ce chapitre a pour titre: «Les trois races aux États-Unis».

L'ESCLAVAGE N'ÉTAIT PAS LE SEUL PROBLÈME

En 1836, l'esclavage existe encore en certains endroits aux États-Unis. Il ne sera supprimé qu'une vingtaine d'années plus tard, à la suite de la Guerre de Sécession. Tocqueville est hostile à l'institution de l'esclavage et en souhaite l'abolition pour

des raisons à la fois morales et pragmatiques (raisons qu'il développe dans ce sous-chapitre). Pour autant, tout en souhaitant l'abolition, il ne pense pas qu'elle réglera tous les problèmes. Au contraire même, plutôt. C'est ce qu'il explique aussi. En gros, sa thèse est que blancs et noirs ne sont pas faits pour vivre ensemble et n'y parviendront d'ailleurs jamais. Il raisonne en termes de préjugés («J'aperçois l'esclavage qui recule; le préjugé qu'il a fait naître est immobile» (2)), mais aussi de différences objectives, en fait d'inégalités. En arrière-plan, il y a cette idée (présente déjà chez Aristote) suivant laquelle les humains ne sauraient coexister entre eux au sein d'une même cité que si les inégalités entre eux se maintiennent en certaines limites.

D'où ce constat pessimiste: «Jusqu'ici, partout où les blancs ont été les plus puissants, ils ont tenu les (noirs) dans l'avisement ou dans l'esclavage. Partout où les (noirs) ont été les plus forts, ils ont détruit les blancs; c'est le seul compte qui se soit jamais ouvert entre les deux races» (3).

En 1840, dans ce qu'il est convenu d'appeler la «deuxième» *Démocratie en Amérique*, Tocqueville reviendra brièvement sur le sujet dans le chapitre intitulé: «Pourquoi les révolutions deviendront rares». Dans ce chapitre, Tocqueville développe l'idée suivant laquelle les révolutions appartiennent aujourd'hui plutôt au passé. Sauf qu'à un moment donné il écrit: «Si l'Amérique éprouve jamais

de grandes révolutions, elles seront amenées par la présence des noirs sur le sol des États-Unis: c'est-à-dire que ce ne sera pas l'égalité des conditions mais au contraire leur inégalité qui les fera naître».

On remarquera la similitude des termes utilisés ici avec ceux utilisés dans le premier des textes précédemment cités. Les deux textes se font donc mutuellement signe. De grandes révolutions sont peu probables aux États-Unis, dit Tocqueville, mais non complètement à exclure. Et il en donne la raison: «la présence des noirs sur le sol des États-Unis». On voit bien à nouveau que l'esclavage n'est pas en cause. Ce n'est pas en supprimant l'esclavage qu'on réglerait le problème. Il faut évidemment le supprimer, c'est ce que pense Tocqueville. Mais une telle suppression ne réglerait rien. Le problème est bien plus profond. Pour Tocqueville, à vrai dire, il est insoluble.

On aura relevé plus haut aussi cette phrase: «Ce ne sera pas l'égalité des conditions mais au contraire leur inégalité qui les fera naître (les révolutions)». L'accent est ici mis sur l'inégalité des conditions. Sauf que l'égalité des conditions ne nous garantit pas non plus qu'il n'y aura pas de révolutions. Dans un passage célèbre de la *Démocratie en Amérique*, Tocqueville dira même que c'est au moment même où les inégalités sont sur le point de disparaître que les revendications en vue de leur suppression deviennent les plus vives. Rien, donc, de plus effi-

cace pour nourrir la pré-révolution ou l'avant-guerre civile que de très petites différences, qui plus est de très petites différences tendant à devenir plus petites encore qu'elles ne le sont déjà. Les très petites différences ne sont donc pas moins à redouter que les très grandes. On peut d'ailleurs avoir les deux à la fois: à la fois de *très* _grandes différences (sous certains aspects) et d'autres _très petites_ (sous d'autres). Cela n'a rien d'incompatible. Mettons ensemble les *très grandes* et les *très petites* différences: à ce moment-là, c'est sûr, il va se passer quelque chose. On en est peut-être là aujourd'hui aux États-Unis.

Mais on ne saurait parler des États-Unis sans évoquer en même temps la situation en Europe. A l'époque de Tocqueville, il n'y avait pour ainsi dire pas de noirs sur sol européen. Il en va différemment aujourd'hui.

DEUX SÉRIES DE REMARQUES

Les pogroms antiblancs, pillages et scènes de guerre civile qui se déroulent à l'heure actuelle aux États-Unis en réaction au meurtre d'une personne noire par un policier appellent deux séries de remarques. Les premières sont relatives à la criminalité policière. Les victimes, comme ici, en sont parfois des noirs, mais parfois aussi des blancs. C'est même assez souvent le cas. Sauf que personne, jamais, n'en parle. Quand c'est un noir qui est maltraité ou tué par la police, cela fait la une des médias et soulève l'indignation

générale, alors que quand la même chose arrive à un blanc, les médias l'ignorent ou regardent ailleurs. La conséquence en est que la criminalité policière n'est jamais considérée pour elle-même mais toujours en lien avec autre chose: en l'occurrence la haine supposée des policiers américains pour les noirs. On se focalise donc sur cette dernière, ce qui fait opportunément disparaître la première. Il en va très largement de même en Europe.

Au passage on relèvera que le plaquage au sol avec pression sur la nuque et/ou les omoplates, qui a conduit à la mort qu'on dit accidentelle (?) du noir de Minneapolis, est une technique couramment utilisée aussi par la police française. On l'a vu récemment lors des manifestations de Gilets jaunes. Ces techniques, comme d'autres apparentées ou similaires, ont été importées ces dernières années des États-Unis. Elles s'inscrivent dans le cadre plus général d'une politique instrumentant les impératifs de maintien de l'ordre à des fins de sidération politique, dans le cadre de ce qu'on a appelé la stratégie du choc. Sauf que la stratégie du choc s'est aujourd'hui installée dans la durée. Elle est devenue un trait permanent de nos sociétés, aussi bien de ce côté-ci de l'Atlantique que de l'autre.

L'autre série de remarques s'inscrirait en continuité avec celles de Tocqueville dans la *Démocratie en Amérique*. On peut en effet, légitimement s'interroger, comme le faisait Tocqueville il y a deux siècles, sur les

possibilités réelles de coexistence entre noirs et blancs aussi bien en Europe qu'aux États-Unis. Notons que cette question est distincte de celle, volontiers soulevée (en Allemagne et en Angleterre notamment), relative à la viabilité ou non de la société multiculturelle. Cette question est beaucoup trop vaste pour être tranchée, comme on le fait souvent, dans l'absolu. Il en va des cultures comme des individus. Il y a des cultures qui coexistent très bien entre elles et d'autres non. Toutes sortes de facteurs et de paramètres entrent ici en ligne de compte: ceux évoqués par Tocqueville, entre autres, mais pas seulement. La présence sur sol américain ou européen de communautés asiatiques importantes n'a par exemple jamais posé le moindre problème. Le multiculturalisme fonctionne ici très bien.

Le problème ne se limite bien entendu pas à la seule présence des noirs sur le sol européen ou américain, mais c'est de lui qu'il

est aujourd'hui question, et il faut aussi reconnaître que tout est mis en œuvre pour en fausser ou en occulter les termes. On aurait pu dire par exemple au XIXe siècle ou même en 1950 que les noirs américains étaient opprimés. Le dire en 2020, à l'heure de la discrimination positive, des lois pro-immigrés, de la fétichisation identitaire poussée à l'extrême, ce n'est pas sérieux. Qui opprime qui et comment, il n'est pas interdit de se poser la question, mais la réponse n'est pas donnée d'avance. Elle n'entre pas nécessairement non plus dans les formes a priori de la sensibilité et de l'entendement idéologiques contemporains.

NOTES

1. *De la Démocratie en Amérique*, premier ouvrage (1836), Gallimard, 1961, p. 356.
2. *Ibid.*, p. 358.
3. *Ibid.*
4. *De la Démocratie en Amérique*, deuxième ouvrage (1840), Gallimard, 1961, p. 263.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net) ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

«LE PRINTEMPS FUT D'UNE BEAUTÉ
INSOLENTÉ». PHOTO SD, JUIN 2020.

Passager clandestin

Anne-Sophie Chazaud: le printemps où l'humanité s'est niée elle-même

JAMAIS ENCORE L'HUMANITÉ ENTIÈRE N'AVAIT ÉTÉ PLACÉE EN RÉSIDENCE SURVEILLÉE. APRÈS LE CONFINEMENT, LA STUPEUR FAIT PLACE À LA RÉFLEXION. NOUS ESSAYONS DE «DEBRIEFER» CETTE ERREUR SYSTÈME AVEC DES PERSONNES QUI N'ONT PAS CESSÉ DE RÉFLÉCHIR DURANT LA VIRÉE EN TRAIN FANTÔME. EN LEUR POSANT POUR COMMENCER LA QUESTION DE BASE, SI DIFFICILE À RÉPONDRE: «DE QUOI S'AGIT-IL?» NOUS COMMENÇONS PAR ANNE-SOPHIE CHAZAUD, CHERCHEUSE EN PHILOSOPHIE AU COLLÈGE DOCTORAL DE L'UCLY ET CHRONIQUEUSE POUR DE NOMBREUX MÉDIAS DE PRESSE ÉCRITE.

**DE QUOI S'AGIT-IL? COMMENT QUALIFIER
LA CRISE D'OÙ NOUS SOMMES EN
TRAIN D'ÉMERGER (À MOINS QUE CE
NE SOIT QU'UNE RÉMISSION)?**

La question de la qualification du moment que nous venons, collectivement et individuellement, de traverser est en effet la bonne, car le mot échappe, tout comme le réel qu'il devrait décrire, ou alors il en faudrait plusieurs.

Il s'agirait, tout d'abord, d'une sidération. L'arrivée du virus s'est faite de manière étrange, quand bien même l'on

assiste ici à une vieille histoire tissée de longue date et de multiples épisodes entre l'humanité et le vivant parfois retors, sans que l'on n'y prête trop gare. Ceci en dépit des mises en garde de certains, traités de Cassandre, rassurés que nous étions par une parole publique (à qui l'on avait tort de faire, une fois n'étant pas coutume, confiance) qui se voulait apaisante pour ne pas dire infantilisante mais aussi terriblement idéologue: il n'était pas question de fermer les frontières, pas question de porter des masques, pas question d'an-

nuler des matchs de foot, il convenait de continuer à s'afficher dans les salles de théâtre, il fallait aller voter... On allait voir ce qu'on allait voir, la fleur au fusil, nous allions gagner car nous étions les plus forts, comme d'habitude, à l'aide de quelque ligne Maginot efficace contre les nanoparticules émanées d'un pangolin facétieux ou d'une soupe de chauve-souris, à moins qu'il ne s'agisse d'un laboratoire peu soucieux des formalités protocolaires...

Puis, un beau soir, l'on apprit à 20 heures que les bars, les restaurants, les lieux de convivialité fermeraient à partir de minuit pour une durée que l'on ignorait. Il nous restait donc quatre heures de vie normale, avant le saut dans l'inconnu et qu'au douzième coup notre carrosse ne se transforme en citrouille...

De quoi s'agissait-il? Le président de la République Emmanuel Macron lui-même n'osa pas nommer les choses lors de son allocution télévisée: nous étions confinés mais sans le dire, le terme ne fut pas prononcé, et l'on tourna autour du pot pendant quelque temps encore. Si ce n'était un confinement, qu'était-ce?

Rapidement bien sûr, la réalité de cette Grande Clausturation s'imposa, avec son cortège de formulaires, de paperasseries, de tracasseries, de productions bureaucratiques et d'attestations, de mises à l'amende, d'un contrôle social devenu désormais obsessionnel.

Le terme de «crise» devint celui qui désigna le mieux l'ensemble de ce que nous subissions, et sans doute était-ce le bon: le moment critique, du grec «*krinein*», qui juge, qui permet, par son affrontement et son éventuelle résolution, de faire advenir un jugement sur la réalité traversée dans le but d'en construire une autre, à venir. Ce fameux monde d'après dont on n'a toutefois pas encore entraperçu la couleur...

Cette crise dite sanitaire fut la révé-

latrice de toutes les autres: crise sociale, crise politique, crise de confiance, crise d'un modèle économique, crise culturelle, aussi, crise anthropologique, crise spirituelle.

LE CONFINEMENT DE POPULATIONS SAINES ET ENTIÈRES EST UNE MESURE SANS PRÉCÉDENT DANS L'HISTOIRE. COMMENT L'AVEZ-VOUS VÉCU, CONCRÈTEMENT?

On a vu progressivement les lumières s'éteindre partout, exactement comme lors d'une coupure d'électricité à échelle planétaire dans quelque dystopie postapocalyptique. Des pays, des continents entiers se sont peu à peu mis en berne, ont fermé portes et fenêtres, jeté la clé au fond d'un puits, avec ce paradoxe toutefois d'une hyperconnectivité maintenue par le biais des réseaux sociaux et des circuits numériques d'information. Plus des deux tiers de l'humanité étaient confinés, chacun chez soi mais tous ensemble, se regardant l'être au moyen notamment de ces images fantomatiques de drones sillonnant des villes désertes dans une recherche de poésie douteuse. Drôle d'aventure.

Le hasard (existe-t-il?) a voulu que je me trouvasse précisément au restaurant, dans le sud de la France, lors de l'annonce de ce grand saut dans le vide, de la grande fermeture. Je me souviens de la stupeur des patrons apprenant comme nous la nouvelle par les médias, en direct, médusés, des serveurs déjà inquiets quant à leur avenir immédiat, d'une sorte d'ambiance survoltée qui soudain régnait. Nous avons été incités à nous servir à volonté de tout ce que nous souhaitions dans le restaurant puisque rien ne pourrait être stocké. Nous avons vécu quelques heures dans un étrange état de siège. Nous avons le sentiment vertigineux, très excitant, de vivre un moment historique et inédit dont nous n'imaginions alors pas

une seule seconde qu'il durerait si longtemps et laisserait tant de traces.

Rapidement, au fil des heures, un sentiment pesant s'est installé toutefois, rythmé par des médias désormais branchés en boucle sur cet unique sujet.

Je suis rentrée à mon domicile lyonnais le jour du confinement.

Il manque de mots pour décrire ce sentiment étrange, lugubre et surréaliste du premier soir, où je passai de longues heures sur le balcon dans un état de stupeur incrédule, à observer ces rues entièrement désertées, tout juste traversées de temps à autre par un véhicule de secours ou un bus vide, à écouter le silence. Puis les soirs et les jours, irréels et ouatés se sont succédé les uns aux autres dans une étrange apesanteur.

La torpeur inhabituelle de la ville fut rapidement reprise par les oiseaux en nombre, par toutes sortes d'animaux que l'on apercevait depuis les fenêtres, pas mécontents de notre désertion et manifestement satisfaits de nos mésaventures dont ils ignoraient toutefois la nature.

Il y eut, peu à peu, ce rituel à la fois émouvant et triste, d'applaudissements où l'on semblait dans le fond s'encourager les uns les autres pour tenir le coup jusqu'au lendemain, sur fond du macabre décompte vespéral.

J'ai la sensation d'un temps à la fois contracté et dilué, tout en longueur, en répétition claustreuse, en sommeils plus longs et plus fréquents qu'à l'accoutumée, mais aussi en moments survoltés et angoissants, habités par une continuation du travail à domicile.

Sortir de chez soi devint une équipée

complexe, croiser son épicière constituait le clou de la journée et faire un jogging s'apparentait à quelque expédition sauvage.

Le printemps fut d'une beauté insolente, à travers les grilles du Parc l'on entrevoyait la somptuosité d'une nature en fleurs dont nous étions privés et qui se passait volontiers de notre présence.

Si nous avons été sages et tempérants, cette expérience aurait pu contenir quelques vertus existentielles voire métaphysiques.

Mais il y avait aussi toute cette angoisse relative à notre avenir, relative aussi à nos proches. Nous savions que perdre un être cher en ces temps-là signifiait ne pas pouvoir l'enterrer dignement et cette pensée a suffi à hanter, pour moi, le confinement, avec cet unique but: atteindre, vivants, le moment où l'on pourrait de nouveau rendre



hommage à nos disparus, le cas échéant.

Je n'ai pas connu une seule personne ayant craint pour sa propre existence, pendant toute cette période épidémique: le but de chacun était de protéger son entourage, le plus souvent et paradoxalement en se coupant de lui.

QU'EST-CE QUE CETTE CRISE NOUS DIT DU MONDE OÙ NOUS SOMMES?

Notre monde a démontré une rare aptitude à l'hystérie collective et communicative, mais aussi une incapacité désormais constitutive à tolérer la notion même de risque. Le choix de privilégier la survie biologique au détriment de toute autre considération (anthropologique, culturelle, économique, psychologique...) est inédit dans l'histoire de l'humanité.

L'autre fait majeur observable consiste en l'exploitation de l'état de crise sanitaire à des fins sécuritaires généralisées. La surveillance numérique des populations, le développement *ad nauseam* d'un biopouvoir aux moyens démultipliés, constituent un moment de bascule idéologique et politique fondamental, quand bien même certains tentent d'en relativiser l'ampleur ou d'en minimiser les effets réels.

La question de sauver la vie à tout prix sans s'interroger dans le même temps sur la valeur profonde accordée à celle-ci relève d'une forme de nihilisme dévastateur. Le choix, concret, de ne pas sauver certaines personnes âgées, l'état de dénuement de nombreuses structures d'accueil pour personnes dépendantes, l'interdiction de se rendre au chevet de proches mourants, l'absence d'inhumations dignes de ce nom (c'est-à-dire coupées de leur indispensable part symbolique et rituelle), tout ceci entache notre présente humanité d'une profonde négation d'elle-même.

QUE NOUS LAISSE-T-ELLE PRÉSAGER DE L'AVENIR, À COURT ET MOYEN TERME? QUE FAIRE POUR QUE CELA NE SE RÉPÈTE PAS?

Les conjectures n'ont pas manqué de se répandre en tous sens au sujet du fameux «monde d'après», dans lequel chacun a projeté ses souhaits, ses fantasmes mais aussi ses désirs de récupération politique (à commencer par les exécutifs eux-mêmes qui ont ainsi tenté de s'exonérer de leurs responsabilités dans les dysfonctionnements du «monde d'avant»).

Concernant tout d'abord le fait que

cet épisode calamiteux (le gel de toutes les activités humaines) ne se reproduise pas, il semble qu'un certain nombre de leçons doive être tiré de l'impréparation des États à assurer la protection des populations dont ils ont la charge: les abandons de souveraineté, la foi en un marché mondialisé répondant à tous les besoins sans considérations de territorialité, l'austérité imposée aux services de santé, les pesanteurs bureaucratiques, les conflits d'intérêts, tous ces facteurs ont démontré qu'il ne saurait en être de nouveau ainsi en termes organisationnels à l'avenir. On peut toutefois douter que de réels changements structurels soient opérés, l'homme ayant cette curieuse inaptitude à tirer quelque leçon que ce soit de l'Histoire.

Les dégâts causés par la mise à l'arrêt des économies risquent au contraire d'inciter à une reprise des mêmes modes de fonctionnement, en pire.

La docilité des populations à accepter ce type de mesures risque en revanche de s'éroder voire d'aboutir a contrario à des formes de revendications et de désobéissance de plus en plus radicales.

Plus qu'au moment du confinement, c'est maintenant que nos sociétés semblent opérer un gigantesque saut dans l'inconnu.

- * Lecture recommandée: Anne-Sophie Chazaud, *Liberté d'expression, des formes contemporaines de la censure*, à paraître aux éditions de l'Artilleur en septembre 2020.



TURBULENCES

FERMETURE DES ECOLES · Le gouvernement suisse interpellé

On a vu ce que valent les modélisations, mais des chercheurs de l'Université de Georgetown associés à la Banque mondiale évaluent les pertes globales dues à la fermeture des écoles dans le monde à quelque dix mille milliards de dollars. (*Le Figaro*, 29 mai 2020.)

Sans entrer dans la querelle des chiffres, on ne peut qu'imaginer les conséquences de cette fermeture: *«un creusement des inégalités, la dégradation de la santé de la population et la diminution de la cohésion sociale»*. Curieusement, personne ne mentionne l'école en ligne comme panacée à ces problèmes...

Y avait-il donc un impératif de santé majeur à déséquilibrer de la sorte les systèmes scolaires? En Suisse, semble-t-il, non, puisque «M. Covid» lui-même a avoué qu'il n'y avait pas de nécessité épidémiologique à cette mesure extrême, comme on l'a relevé dans l'*Antipresse*.

En réaction à cet aveu assez sidérant, une interpellation a été déposée au parlement par le Conseiller national Jean-Luc Addor (UDC):

Interrogé le 29 mai 2020 au 19h30 au sujet de la fermeture des écoles, le Dr Koch a déclaré : "Seulement sur le plan épidémiologique, ce n'était pas une nécessité. Mais sur le plan de faire comprendre la situation, c'était bien qu'on l'ait fait". Les Suisses doivent-ils comprendre que si le Conseil fédéral a renvoyé les enfants à la maison et déstabilisé familles et système scolaire, ce n'était pas pour des motifs de santé publique, mais (par une singulière pédagogie) pour les intimider ?

Les citoyens suisses sont impatients d'entendre la réponse de leur gouvernement...

USA · Le prix Nobel de la poltronnerie

Durant les émeutes à Philadelphie, le traiteur Di Bruno Brothers avait eu un geste de sympathie pour les autorités qui protégeaient son commerce en offrant le casse-croûte à des agents de police. Mais comme on n'est jamais assez prudent, et que le vent peut tourner, l'épicerie a publié un message de contrition dégoulinant à l'attention des manifestants:

«Vous êtes peut-être au courant d'une situation survenue lundi dernier dans notre établissement de Chestnut Street, où un déjeuner gratuit a été offert aux agents de police de Philadelphie. La décision a été prise à la hâte après une nuit de destruction et de pillage. C'était un geste insensible et nous nous en excusons sincèrement. L'enseigne a été enlevée et cette pratique est abolie. Dans les jours qui ont suivi, nous avons été mis au défi d'examiner nos actes et de réfléchir à l'impact qu'ils ont eu sur nos employés et notre communauté. Nous sommes reconnaissants à nos employés et à notre communauté d'avoir encouragé le dialogue et la croissance, et nous nous engageons à apprendre et à réformer nos efforts pour aller de l'avant. Nous sommes solidaires des manifestants pacifiques qui luttent contre le racisme, l'injustice et la violence insensée à l'encontre des personnes de couleur...»

La litanie se poursuit avec un catalogue de donations faites et autres généflexions.

L'écrivain Rod Dreher relate l'affaire avec un certain dégoût:

«Proprement incroyable! Ils s'excusent d'avoir donné des sandwiches gratuits aux policiers qui étaient dans la rue pour protéger l'ordre civil après une nuit d'émeutes et de pillages! Ils ont honte de cet acte de gentillesse. Et ce n'est pas tout, ils versent de l'argent pour la protection de la mafia progressiste militante.

J'aime la bonne cuisine italienne, mais je ne mangerai plus dans ce magasin désormais. Quel étalage honteux de lâcheté. C'est le capitalisme-Tartuffe à son pire.»

Dreher compare l'incident à cette parabole grotesque de Václav Havel où un épicier tchèque terrifié avait placardé «Prolétaires du monde entier, unissez-vous!» dans sa vitrine pour éviter les ennuis avec le pouvoir communiste. L'analogie n'est pas si absurde.

GRANDE-BRETAGNE · Quand le remède est pire que le mal

Voici bientôt deux ans, un article préoccupant du *Guardian* mettait en évidence les carences massives du système de santé britannique. Aujourd'hui, le titre même serait politiquement incorrect: «Pourquoi la médecine moderne est une menace majeure pour la santé publique». Extraits.

La médecine moderne, par le biais de la prescription excessive, représente une menace majeure pour la santé publique. Peter Gøtzsche, co-fondateur de la réputée Cochrane Collaboration, estime que les médicaments prescrits sont la troisième cause de décès dans le monde, après les maladies cardiaques et le cancer.

Au Royaume-Uni, la consommation de médicaments sur ordonnance atteint un niveau sans précédent: près de la moitié des adultes consomment au moins un médicament et un quart au moins trois - soit une augmentation de 47 % au cours de la dernière décennie. Il est instructif de noter que l'espérance de vie au Royaume-Uni est au point mort depuis 2010, le ralentissement étant l'un des plus importants dans les principales économies du monde.

Contrairement à la croyance populaire, le coût du vieillissement de la population n'est pas en soi une menace pour le système de protection sociale - une population vieillissante en mauvaise santé l'est.

La plus grande pression sur le NHS provient de la gestion de maladies chroniques presque entièrement évitables, telles que les maladies cardiaques, l'hypertension et le diabète de type 2. Le diabète de type 2 à lui seul (dont il a été démontré qu'il est réversible chez jusqu'à 60 % des patients) absorbe environ 10 % du budget du NHS (Service de santé national). Un rapport inquiétant de la British Heart Foundation suggère que les crises cardiaques et les accidents vasculaires cérébraux vont «exploser» en Angleterre au cours des 20 prochaines années alors que la prévalence du diabète continue d'augmenter.

Un aspect cardinal de cette dégradation consiste en l'abandon des préceptes de vie saine au profit du «tout-chimique». L'immunité de la population est détruite par sa médecine elle-même. Le lit du Covid-19 est déjà fait!

Pourtant, plutôt que de s'attaquer à la cause profonde de ces maladies en modifiant le mode de vie, nous donnons la priorité aux médicaments qui ne donnent - au mieux - qu'une chance marginale de bénéficier à long terme aux individus, dont la plupart ne tireront aucune amélioration de leur santé. La réalité est que les changements de mode de vie ne réduisent pas seulement le risque de maladies futures, mais que leurs effets positifs sur la qualité de vie se manifestent en quelques jours ou quelques semaines. Cependant, les patients qui ont la malchance de subir les effets secondaires des médicaments prescrits peuvent constater que leur qualité de vie se détériore pour profiter des petits avantages à long terme des médicaments.

... Où l'on voit que le système de santé britannique n'avait pas besoin du coronavirus pour éliminer les «catégories à risques»...

LISEZ-MOI ÇA! - «Covid, anatomie d'une crise sanitaire» par Jean-Dominique Michel

Bonne analyse de la crise du Coronavirus par le Suisse J. D. Michel, anthropologue de la santé.

La réaction politique et médiatique a finalement été plus grave et dévastatrice que l'épidémie elle-même, car celle-ci restait cantonnée dans les limites d'une pandémie pulmonaire classique avec un taux de mortalité analogue (même si la contagiosité et le portage viral étaient plus importants et susceptibles de faire implorer les services hospitaliers).

Nous avons connu sur le plan social un véritable «choc anaphylactique», exactement comme ces personnes allergiques qui meurent de la réaction de leur propre organisme et non de l'allergène lui-même (piqûre de guêpe, pollen, aliment allergisant, etc.). Ici l'allergène était tout simplement la peur de la mort, la peur du risque, la peur d'une maladie nouvelle et inconnue... Cette peur a provoqué dans notre société foncièrement hypocrite, frileuse et peureuse (et aussi athée !) une réaction tout simplement hystérique. C'est ainsi que le célèbre professeur Raoult a pu dire: «notre société est en pleine crise de nerfs».

Et comme dans les réactions physiologiques du corps humain, dans le sillage de cette crise d'inflammation sociale largement entretenue par les médias et le pouvoir politique (surtout en France) on a vu s'engouffrer toutes sortes de groupes d'influence plus ou moins intéressés, plus ou moins douteux, voire malveillants (Bill Gates, Neil Ferguson, etc.) souhaitant profiter de l'effet d'aubaine ainsi créé. Ces protagonistes ont sauté sur l'occasion pour avancer leurs pions, alimentant ensuite à leur tour la théorie du complot. C'est une réaction en chaîne déjà vue dans l'histoire et qui peut provoquer des catastrophes. La perception hystérique de l'événement crée une catastrophe

dont les conséquences sont exploitées par certains qui sont ensuite désignés comme les responsables initiaux.

- * Jean-Dominique Michel, *Covid, anatomie d'une crise sanitaire* (ebook). Suggestion d'Olivier Tournafond, Professeur à l'Université de Paris XII.

ENQUETE - Le fascisme qui se dit «anti»...

Un enquêteur de Project Veritas a infiltré les Antifa aux Etats-Unis. Il a enregistré en cachette les réunions de formation où l'on apprenait à «faire des choses dangereuses de manière aussi sûre que possible», à saboter, mutiler les gens à mains nues. Car «ce n'est pas de la boxe, il s'agit de détruire son ennemi». Ces bobos blancs apparaissent comme des tueurs animés d'une haine idéologique totale. Ils sont organisés et disciplinés comme une phalange paramilitaire. Ils sont la composante criminogène des manifestations pacifiques aux quatre coins du globe.

Donald Trump les a déclarés organisation terroriste et a fait arrêter leurs leaders aux USA. En Europe, ils jouissent d'une prudente mansuétude de la police et d'un curieux manque de curiosité des médias. Les mêmes médias qui dénoncent la concurrence de plateformes alternatives comme ProjectVeritas mais n'osent pas mettre le bout de leur nez là où ça pue vraiment. Et qui s'étonnent ensuite de la désaffection qui les frappe.

FAKE NEWS - Les Décodeurs déconnants

Les «décodeurs» du *Monde*, payés pour donner des leçons de vertu journalistique au reste de l'univers, viennent de rater une belle occasion de se taire.

Le 26 mai, ils fustigeaient en ces termes l'ex-ministre de la Santé Philippe Douste-Blazy pour les réserves qu'il avait exprimées à l'égard de l'étude du *Lancet*:

«l'ancien candidat à la présidence de l'OMS a usé d'arguments trompeurs et de raccourcis pour juger de la fiabilité de cette étude».

Sans doute la communauté scientifique ainsi que *The Lancet* elle-même ont-elles aussi usé d'«arguments trompeurs et de raccourcis» pour répudier et finalement retirer du marché cette étude.

Si le tribunal de l'inquisition médiatique du *quotidien de référence* n'est pas plus fiable que les revues médicales de *référence*, à qui pourrions-nous nous fier?

Et comment feront-ils, nos *Décodeurs*, pour s'épingler eux-mêmes leur label rouge? En matière d'autodécoration, ils devraient peut-être prendre conseil auprès de Kim Jong-Un...

LISEZ-MOI ÇA! • «Les arts et l'humanité d'aujourd'hui» de Panaït Istrati

Les meilleurs sont ceux qui refusent l'Ouest et l'Est. Ni capitalisme marchand; ni communisme dogmatique pervers. Et pourtant, en général, ces personnes finissent seules, ostracisées et délaissées par leurs proches et leur entourage.

On paie toujours le prix de la vérité.

Dans le cas de Panaït Istrati, c'est toute

la mauvaise foi d'une pseudo-gauche alignée au diapason stalinien qui s'abat sur lui à cause de sa critique de l'URSS.

En pleine descente aux enfers, malade et abandonné par sa chère compagne, il entame une série de conférences à travers l'Europe sur la notion du Beau et de la Justice dans l'art. Pour l'auteur roumain, l'artiste contemporain doit, tel un Tolstoï ou un Ibsen, rechercher la perfection et l'amour total dans son art afin de lutter contre l'ավիսսեմեոտ de nos sociétés par la technique, vidée de toute Spiritualité, et les ravages irréversibles du matérialisme.

En revanche, hélas, nous n'apprenons jamais de rien. Même un siècle après ces courageuses prises de parole, le monde est toujours sous l'emprise de la tyrannie du laid, de l'égoïsme et de l'asservissement de l'Homme par l'argent.

Les Éditions L'Échappée ont eu la belle idée de publier ces conférences sous forme de livre qu'il faut absolument lire avant de s'attaquer à l'œuvre de l'écrivain-vagabond Panaït Istrati. Un avant-goût d'une liberté absolue.

✧ *Les arts et l'humanité d'aujourd'hui*. Éditions L'Échappée. Suggestion de Patrick Gilliéron Lopreno.

Pain de méninges

PLUTÔT DES DÉSERTS QUE DES NATIONS...

Quelquefois aussi, il arrive qu'une nation conserve la paix à la faveur seulement de l'apathie des sujets, menés comme du bétail et inaptes à s'assimiler quelque rôle que ce soit, sinon celui d'esclaves. Cependant, un pays de ce genre devrait plutôt porter le nom de désert, que de nation!

— Spinoza, *Traité politique*, V, 4.

LE ROUGE ET LE VERT

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

